

## La Belgique au Congo ou la volonté d'imposer sa ville ? L'exemple de Léopoldville

Valérie Piette

---

### Citer ce document / Cite this document :

Piette Valérie. La Belgique au Congo ou la volonté d'imposer sa ville ? L'exemple de Léopoldville. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 89, fasc. 2, 2011. Villes et villages : organisation et représentation de l'espace. Mélanges offerts à Jean-Marie Duvosquel à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire et publiés par Alain Dierkens, Christophe Loir, Denis Morsa, Guy Vanthemsche. pp. 605-618;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.2011.8124>

[https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_2011\\_num\\_89\\_2\\_8124](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2011_num_89_2_8124)

---

Fichier pdf généré le 18/04/2018

# La Belgique au Congo ou la volonté d'imposer sa ville ? L'exemple de Léopoldville \*

Valérie PIETTE  
*Université Libre de Bruxelles*

*Du mont appelé Khonzo Ikulu, Stanley vit les baobabs monstrueux qui dominaient le paysage et sut qu'un jour, une ville énorme profilerait à leur place de hauts édifices égratignant cet horizon vermeil. Il vit la surface lisse et vide du lac couleur de perle et sut qu'un jour des flotilles de navires le sillonneraient, pulvérisant sa nacre de leur puissants remous (...) Et au fond de son palais, Léopold II ayant marqué le nom de Léopoldville sur sa carte, y arrêta longuement son regard. Car c'est ainsi que naquit Léopoldville <sup>(1)</sup>.*

Car c'est ainsi que la légende fit naître Léopoldville en 1881, future capitale du Congo belge. Le geste fondateur de Stanley en rappelle d'autres. Il symbolise le pouvoir sur les hommes et la mainmise sur l'espace, il dompte cette nature luxuriante et farouche. Il fait ainsi partie des nombreux mythes urbains qui fleurissent en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors point culminant de l'impérialisme colonial. Il est vrai que de cette époque date l'édification de nombreuses agglomérations. De par le monde, les différentes Métropoles qui se partagent alors le monde, bâtissent des villes. À leur image? Cités européennes? Cités africaines ou asiatiques? Cités métissées? La ville européenne est-elle la référence obligée? Montre-moi la ville que tu construis et je te dirai d'où tu viens ... En effet, certains empires diffusent alors leur mode d'organisation de l'espace comme les Portugais qui, en Inde, en Afrique ou dans le Nouveau Monde, opposent partout la citadelle perchée sur une hauteur à la ville basse et sa place du marché, tellement caractéristiques de leurs cités métropolitaines <sup>(2)</sup>.

\* En automne 1989, l'étudiante en histoire que j'étais, rencontre chez lui l'époux d'Andrée Duvosquel, sa professeure d'histoire dans le secondaire. Cette rencontre n'est pas fortuite. Andrée souhaitait m'aider à apprendre mon métier d'historienne et à faire face à mes premiers séminaires. Jean-Marie me parla de bibliographies, de biographies et autres synthèses historiques et m'en prêta quelques-unes. Le temps a passé, des amitiés sont nées. Qu'il me soit ici permis de te remercier, Jean-Marie, pour tes nombreux conseils, ton soutien constant et pour ta sagesse empreinte de liberté.

(1) WHYMS, *Léopoldville, son histoire, 1881-1956*, Bruxelles, Office de Publicité, 1956, p. 12.

(2) Voir notamment Manuel C. TEIXEIRA, « Portuguese Colonial Settlements of the 15<sup>th</sup>-18<sup>th</sup> Centuries. Vernacular and Erudite Models of Urban Structure in Brazil », dans Catherine COQUERY-VIDROVITCH & Odile GOERG, éd., *La ville européenne outre mers : un modèle conquérant ? (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 15-26.

Le renouveau de l'histoire urbaine et la richesse de ses approches ont permis depuis une vingtaine d'années l'éclosion de travaux comparés consacrés à la ville d'Outre-mer, à la ville coloniale. Les villes nouvellement sorties de terre ont-elles un (ou des) modèle(s) urbain(s) européen(s)? Le contexte évident de domination politique, économique et culturel influence et modélise tout ou en partie la physionomie de ces agglomérations<sup>(3)</sup>. Ce modèle n'a rien d'anodin, il symbolise la civilisation que l'Européen diffuse de par le monde. Il représente son œuvre, la modernité et le progrès s'imposant aux ténèbres et à la tradition, les « hauts édifices » contre les « baobabs ». Dans cet article, qui n'a pas l'ambition d'être exhaustif, je souhaite avant tout pointer toute la richesse de l'histoire urbaine comparée et ouvrir quelques pistes de recherches et de réflexions : il aborde l'histoire de la ville africaine et plus spécifiquement l'histoire de Léopoldville, une des cités de l'Afrique belge.

### Fonder une ville ? Le temps des pionniers...

Revenons donc en 1881, à la naissance du mythe fondateur de Léopoldville, future Kinshasa, actuelle capitale de la République Démocratique du Congo. Longtemps la thèse dite classique a voulu démontrer que la ville en Afrique était une invention, un « apport » de la colonisation. Cette thèse est aujourd'hui réfutée et la présence de villes africaines est attestée dès l'époque précoloniale. La confrontation de ces deux thèses est profondément révélatrice: elle souligne à l'envi la puissance de l'historiographie urbaine européenne. C'est en Europe que les villes seraient nées et c'est de là qu'elles auraient conquis le monde. Mais elle pose également la question de ce qui caractérise la ville et la définit ; là aussi, l'eurocentrisme semble avoir encore de beaux jours devant lui. De nombreux travaux montrent aujourd'hui que « le phénomène urbain fut dans l'histoire, en Afrique comme ailleurs, aussi répandu que diversifié »<sup>(4)</sup>.

Quoi qu'il en soit, Henry Morton Stanley, en 1881, ne plante pas l'étendard de la civilisation n'importe où. Il est alors envoyé par l'Association internationale du Congo (AIC) et donc par Léopold II au Congo pour fonder une série de postes commerciaux. Léopoldville sera la quatrième station choisie par l'explorateur. Elle est située au bord du Stanley Pool sur les bords de la baie de Ngaliema, endroit stratégique par excellence : facile à défendre, vue imprenable sur le fleuve, terre peu marécageuse, à une altitude de 25 mètres au-dessus du fleuve et évidemment déjà carrefour commercial. Différents

(3) Voir notamment les travaux de Anthony KING, *Colonial Urban Development. Culture, Social Power and Environment*, Londres-Boston, Routledge & Kegan Paul, 1976 ; ID., *Urbanism, Colonialism and the World-Economy. Cultural and Spatial Foundations of the World Urban System*, Londres-Boston, Routledge, 1990 ; Catherine COQUERY-VIDROVITCH, *Histoire des villes d'Afrique noire. Des origines à la colonisation*, Paris, Albin Michel, 1993 ; C. COQUERY-VIDROVITCH & O. GOERG, éd., *La ville européenne outre mers, op. cit.* ; Jean-Luc VELLUT, éd., *Villes d'Afrique. Explorations en histoire urbaine*, Tervuren, Musée Royal d'Afrique Centrale et Paris, L'Harmattan, 2007 (Cahiers Africains, 73).

(4) C. COQUERY-VIDROVITCH, *Histoire des villes d'Afrique noire, op. cit.*, p. 328.

témoignages, notamment de missionnaires italiens, attestent de l'existence d'une agglomération sur cette rive du fleuve. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, la région du Pool est devenue une plaque tournante entre le bassin du fleuve et les régions côtières. Soixante-six villages constituent alors une vaste agglomération qui aurait regroupé jusqu'à environ 30.000 habitants, autant de lieux d'échanges et de trocs, constitués de marchés dont certains spécialisés dans la vente et l'achat de l'ivoire. La jeune station choisie par Stanley se situe près des villages de Kintambo et de Kinshasa, alors principal lieu d'échange de la rive méridionale du Pool (le toponyme Nshasa dérive du verbe *teke tsaya* signifiant échanger)<sup>(5)</sup>.

Ainsi durant des siècles, le Pool Stanley, qui, lors de la vague du retour à « l'authenticité », prendra le nom de Pool Malebo, constitue un nœud stratégique disposant d'un haut pouvoir attractif. Le site a toujours favorisé la concentration de groupes humains. C'est sur les rives de ce Pool que s'édifieront Léopoldville au Nord et Brazzaville au Sud. Le Pool, terminal de la voie fluviale, était également le point de départ de pistes terrestres qui le reliaient ainsi au monde extérieur. Les liaisons commerciales forêt-savane-Océan ont donné un poids prépondérant au Pool et ce jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On comprend donc mieux, comme le signale Charles Didier Gondola, comment « après un périple de plusieurs centaines de kilomètres à travers toute l'Afrique équatoriale, Stanley et Brazza rivalisèrent d'ardeur pour mettre la main sur les deux rives du Pool Malebo »<sup>(6)</sup>. Les moments sont étrangement concomitants: Brazzaville aurait vu le jour en 1880, juste avant l'arrivée de Stanley en 1881. Deux villes au cœur de l'Afrique, bientôt capitales de deux colonies dépendantes de deux Métropoles, qui se font face, uniquement séparées par ce Pool et par une distance de six kilomètres. Il s'agit, encore aujourd'hui, des capitales les plus proches du monde, à l'exception de Rome et du Vatican. Les Européens, peu nombreux et soucieux d'une réelle efficacité, ont donc le plus souvent utilisé des centres existants. Ils ont dû faire une sélection: choisir les mieux placés, c'est-à-dire « celles [des agglomérations] susceptibles, grâce à un site propice, grâce au dynamisme d'une société diversifiée et déjà, pour ainsi dire, prête à l'emploi, grâce aussi à l'autorité que leurs dirigeants exerçaient sur la région, bref, grâce au pouvoir qu'elles incarnaient et détenaient »<sup>(7)</sup>.

Comme partout, ici aussi la ville dépend de son environnement autant qu'elle le façonne. Léopoldville correspond au schéma commun à toute ville coloniale implantée sur un rivage: elle possède rapidement des installations portuaires, un noyau résidentiel en bordure du fleuve ou à flanc de colline, un centre commercial, le début d'une zone industrielle qui sera amenée à se développer dans les années à venir et des villages de travailleurs à proximité immédiate. Les industries s'installent rapidement dans la cité comme l'entreprise hollandaise NAHV (Nieuw Afrikaanse Handels Vennootschap)

(5) Michel LUSAMBA KIBAYU, *Les typologies des quartiers dans l'histoire du développement de Léopoldville. Kinshasa en République Démocratique du Congo*, Université Catholique de Louvain, Institut d'études du développement, 2008 (<http://www.citdd.net/docs/NR/NR2008-1.pdf>).

(6) Charles Didier GONDOLA, *Villes miroirs. Migrations et identités urbaines à Kinshasa et Brazzaville, 1930-1970*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 24.

(7) C. COQUERY-VIDROVITCH, *Histoire des villes d'Afrique noire, op. cit.*, p. 329.

établie dès 1886 précédant ainsi d'autres sociétés portugaises, anglaises, belges, etc. Les missions religieuses viennent bien vite compléter ce tableau de la ville coloniale: deux missions protestantes s'installent dès 1883 et en 1889, une mission catholique leur emboîte le pas. La rivalité entre catholiques et protestants est rapidement attestée, y compris au sein de l'espace urbain en devenir: une chapelle protestante voit le jour en 1891 et la première église est édifiée en 1902 en plein centre de l'agglomération<sup>(8)</sup>.

Le commerce est au centre du dispositif de cette encore petite station. En 1890, la construction du chemin de fer débute. Cet emblème du progrès, ce symbole de la réussite européenne va bientôt relier les installations portuaires de Léopoldville à la ville de Matadi. Terminé en 1911, il est à la base du développement de l'agglomération. La station se transforme. L'espace est progressivement conquis par la construction de maisons préfabriquées, dites danoises, importées dans un premier temps en pièces détachées directement de Belgique. Ces maisons « en dur » remplacent progressivement les tentes des premiers explorateurs, des militaires et autres mercenaires. Des agents de l'État Indépendant du Congo puis, à partir de 1908, du Congo belge s'y installent. Les Européens s'improvisent ingénieurs, architectes, menuisiers, charpentiers ou encore plafonneurs. Ils sont secondés par des mercenaires et forment des Africains à devenir « bâtisseurs de villes »<sup>(9)</sup>. En 1902, tout le territoire de Kitambo est déjà occupé par des constructions européennes. Autour de la station, de nouveaux villages ou des extensions de villages préexistants deviennent des réservoirs de main-d'œuvre. Les villages ne font que grossir ; l'attrait de la ville, du travail, du commerce est bien réel. Bientôt ils formeront le noyau de ce qu'on appellera les premières cités indigènes. Entre Léopoldville, dénommée affectueusement Léo, et Kinshasa, une piste de huit kilomètres, « impraticable dès qu'il avait plu » et « pas un transport public sauf deux dromadaires. Quelques bicyclettes et quelques pousses privés étaient les seuls moyens de déplacement ». Les premières structures de la capitale sont réalisées dans les années 1910 sous l'égide du commissaire de district Georges Moulart. Les constructions se succèdent. Et une certaine anarchie règne dans les constructions. Des factoreries sont autant de lieux de sociabilité, d'échanges et de rencontres. Elles sont « à la fois une épicerie où on vendait charcuterie, conserves, fromages, vins et alcool, un café, un restaurant et un hôtel primitif »<sup>(10)</sup>. La factorerie franco-belge accueille les voyageurs de passage. Elle comprend dans un grand bâtiment sans étage, le magasin, le café et la salle à manger. Derrière lui, « un second bâtiment sans étage comptait une demi-douzaine de chambres, quelques dépendances, le tout plus ou moins enclos d'une palissade. Ni cave, ni étage, ni grenier. Pas une vitre. Les fenêtres et le plafond étaient tendus d'une cotonnade, des volets qu'on fermait en cas de tornade. Ni eau courante, ni électricité »<sup>(11)</sup>.

(8) La première chapelle en matériaux durables, construite et bénie en 1908, fut dédiée à sainte Anne. Cette chapelle fut remplacée par l'église actuelle Saint-Léopold ; voir Pamphile Mabiala MANTUBA NGOMA, « L'architecture chrétienne de Kinshasa (1908-1988) », dans J.-L. VELLUT, éd., *Villes d'Afrique, op. cit.*, p. 101-112.

(9) M. LUSAMBA KIBAYU, *Les typologies des quartiers, op. cit.*

(10) M. MLEFU, « Léopoldville médical en 1915 », dans *Revue Congolaise illustrée*, 1959, 2 (février), p. 29.

(11) *Ibid.*, p. 30.

## Le temps de la capitale

La guerre de 1914-1918 vient, paradoxalement peut-être, en tout cas à première vue, donner un coup de fouet à la colonie. Coupé de sa Métropole, le Congo belge connaît une relative prospérité. Léopoldville prospère. Les camions et le bateau à moteur remplacent peu à peu les porteurs et les pirogues. Le trafic commercial prend de plus en plus d'importance. L'essor est au rendez-vous. En 1918, la Belgique panse ses plaies et commence à penser sa reconstruction. Elle découvre une Léopoldville en plein essor qui s'est donnée des airs de grande ville et commence à faire de l'ombre aux autres agglomérations congolaises. Elle commence à intéresser les architectes qui la perçoivent souvent comme un laboratoire de tous les possibles. La densité de la population ainsi que les constructions improvisées les inquiètent. « À Kinshasa, centre commercial important destiné à devenir la capitale de notre Colonie, on se sent déjà étriqué, étouffé; ainsi qu'en Europe. Des concessions maladroites rendent impossibles des redressements et des améliorations et il faudra bientôt exproprier pour avoir un libre accès au fleuve qui doit rester le cœur de cette belle cité commerciale née d'hier »<sup>(12)</sup>.

En effet si Léopoldville se développe rapidement, sa construction n'est plus et ne peut plus être anarchique. Cette urbanisation est maintenant minutieusement contrôlée et reflète immanquablement la politique coloniale belge ainsi que quelquefois ses errements et déboires. Elle reflète également les perceptions urbanistiques de la Métropole. La reconstruction de la Belgique occupe d'abord les esprits, les urbanistes et les architectes. Les récentes innovations urbanistiques trouveront également un écho dans la lointaine colonie. En effet, « la conjonction entre la naissance de l'urbanisme (*town planning*) et l'apogée de l'impérialisme allait être féconde »<sup>(13)</sup> partout dans le monde y compris dans ce qu'on dénommera dorénavant l'Empire belge. Les cités-jardins fort en vogue dans la Métropole connurent un certain succès, certes relatif, dans la colonie. Il faudrait encore investiguer plus en avant mais dans les années trente, à Élisabethville, de nouveaux quartiers au sein de cités indigènes ont été construits sous l'influence des cités-jardins européennes<sup>(14)</sup>.

En 1923, la décision est officiellement prise de transférer la capitale administrative de la colonie de Boma à Léopoldville. Cette décision montre l'importance prise par Léopoldville. Elle fait alors partie d'un plan de

(12) E. DRYEPONDT, « L'urbanisme au Congo », dans *Congo. Revue générale de la colonie belge*, 1922, t. 2, p. 278. Le Congo dans la Première Guerre Mondiale est encore étonnamment fort peu étudié par les historiens. Il s'agit là d'une lacune considérable. Notons cependant la très récente édition par Guy Vanthemsche des rapports du ministre des Colonies Jules Renkin au roi Albert 1<sup>er</sup> durant le conflit. Cette édition est introduite par une fort belle contextualisation de la colonie en guerre. Voir Guy VANTHEMSCHE, *Le Congo belge pendant la Première Guerre Mondiale. Les rapports du ministre des Colonies Jules Renkin au roi Albert 1<sup>er</sup> 1914-1918*, Bruxelles, Commission Royale d'Histoire, 2009.

(13) Odile GOERG & Chantal CHANSON-JABEUR, « Introduction générale », dans C. COQUERY-VIDROVITCH & O. GOERG, éd., *La ville européenne outre mers, op. cit.*, p. 8.

(14) Catherine COQUERY-VIDROVITCH, « À propos de la cité-jardin dans les colonies », dans C. COQUERY-VIDROVITCH & O. GOERG, éd., *La ville européenne outre mers, op. cit.*, p. 119 et suiv.

réformes établi par le ministre des Colonies Louis Franck. Elle implique évidemment le transfert de la haute administration coloniale dans sa nouvelle capitale – qui se fera dans les faits en 1929 –, et donc la construction d'un nouveau quartier administratif digne de ses ambitions. Situé entre Kinshasa qui se développait alors comme un grand centre commercial et centre d'affaires moderne et Léopold-Ouest, enclave déjà bien établie, l'endroit choisi pour implanter ce quartier administratif était dénommé Kalina. Cette pointe de Kalina deviendra l'emblème et la représentation du pouvoir colonial belge. Mais si les plans d'architectes affluèrent au département des travaux publics, il faut bien avouer que les travaux n'avancèrent guère. Les grands projets n'aboutirent pas. La crise économique des années 1930 touche alors fortement la colonie. Les architectes deviennent rares au sein de l'administration coloniale<sup>(15)</sup>. Beaucoup de contemporains décrivent encore Léopoldville comme une « ville-village », sans beaucoup d'harmonie. Il faudra véritablement attendre l'après Seconde Guerre mondiale pour voir émerger une métropole « moderne ». C'est en 1950 que le secteur de la construction coloniale connut une croissance explosive. Les chantiers sont partout et Léopoldville devient enfin cette grande agglomération tant désirée. Les gratte-ciels s'imposèrent et modifièrent profondément le paysage urbain.

### Une gestion saine ?

En 1923, par ordonnance du Gouverneur général, le district urbain de Léopoldville est créé. L'ordonnance permet aux villes du Congo de s'ériger en « circonscription administrative spéciale ». Elle répond aux demandes des coloniaux qui souhaitent de plus en plus s'adjuger une partie du pouvoir local. La personnalité civile lui est reconnue, lui permettant ainsi de devenir une entité juridique séparée de la colonie et sa gestion est confiée à un commissaire de district. Dans le district urbain est institué un comité urbain composé, outre le commissaire de district qui le préside, de différents membres qui doivent tous être de nationalité belge et posséder une résidence fixe dans l'agglomération. Le comité de Léopoldville comporte six membres effectifs et six suppléants, tous désignés par le Gouverneur de la province. La durée de leur mandat est de deux ans et la fonction n'est pas rémunérée. Le comité urbain « émet des vœux » et « exprime son avis » sur différentes matières dont la police urbaine, l'hygiène, les écoles, les hôpitaux, l'urbanisme ou encore les travaux publics. Il a également la possibilité de proposer de nouvelles taxes communales. Le comité de district n'a sur papier qu'un pouvoir consultatif, la décision finale revenant toujours à l'autorité coloniale supérieure, à savoir le commissaire de district ou le gouverneur de province ou encore et surtout le gouverneur général. Nous sommes évidemment bien loin des pouvoirs d'un conseil communal en Belgique. Ces nouvelles autorités urbaines en sont bien conscientes et en appellent à la nécessité d'un pouvoir accru du comité de district comme en Métropole. Néanmoins son rôle n'est pas insignifiant. Le

(15) Johan LAGAE, « Léopoldville, Bruxelles : villes miroirs ? L'architecture et l'urbanisme d'une capitale coloniale et métropole africaine », dans J.-L. VELLUT, éd., *Villes d'Afrique*, op. cit., p. 80.

fond d'avance est à ce titre révélateur. En 1922 un décret impose aux grandes entreprises la charge du logement de leurs travailleurs. Mais si cette règle est relativement bien suivie par les grandes sociétés comme par exemple HCB (Huileries du Congo belge) qui construisent des camps cités, il n'en est pas de même pour des firmes plus modestes. Le décret sur « le contrat de travail entre indigènes et maîtres civilisés » s'avère donc rapidement insuffisant, le manque de logements est criant. Les missions religieuses commencent à octroyer des prêts aux indigènes pour qu'ils puissent se construire des habitations. Les missions sont rapidement débordées par l'explosion de la demande. Le Comité décide alors de créer le fond d'avance qui est chargé de mettre à la disposition des travailleurs congolais des prêts sans intérêts afin de pouvoir construire des habitations « en matériaux durables »<sup>(16)</sup>. S'il est de notoriété que tous les Belges ont une « brique dans le ventre », l'accès à la petite propriété inculquée aux ouvriers belges a fait des émules. Cet accès calmerait bien des ardeurs révolutionnaires. La Belgique marque ainsi son empreinte une fois de plus sur la cité congolaise. Et d'ailleurs les Belges ont également « enseigné l'épargne aux Congolais »<sup>(17)</sup>, précepte petit-bourgeois qui percole jusque dans les cités indigènes de Léopoldville. Une Caisse d'Épargne leur sera bientôt entièrement dédiée.

### Quels habitants pour quelle ville?

On l'a dit. Léopoldville connaît une croissance démographique impressionnante. Après l'indépendance, elle ne fera encore que s'accélérer. Aujourd'hui Kinshasa compte presque autant d'habitants que toute la Belgique, la barre des dix millions a été franchie !

Si cinq Européens sont dénombrés en 1881, ils sont un peu plus de deux cents en 1900, six cents en 1920, près de trois mille à la veille de la Deuxième Guerre mondiale et plus de 16.000 à la veille de l'indépendance. En 1881, même si ces données devraient être fortement nuancées, la population congolaise est estimée à 4000 individus. En 1920, elle dépasserait les 11.000 pour franchir le cap des 40.000 en 1940 et celui des 300.000 à la fin des années 1950<sup>(18)</sup>.

La ville attire, toujours et partout. La croissance de Léopoldville est galopante. On y vient de partout: Européens et Congolais s'y pressent. Les autorités belges se défendent d'avoir forcé l'établissement d'un nombre de plus en plus impressionnant de Congolais. Mais les industriels voient plutôt d'un bon œil cette arrivée massive de main-d'œuvre. Et dans un premier temps, secondées par les autorités belges, les sociétés cherchent à acheminer à Léopoldville des travailleurs soit Congolais soit étrangers, venus l'Afrique de l'Ouest. Il faut attendre les années 1920 pour assister aux migrations volontaires des ressortissants de la côte occidentale vers Léopoldville<sup>(19)</sup>. Les

(16) Emmanuel CAPELLE, *La cité indigène de Léopoldville*, Léopoldville, 1947, p. 77.

(17) WHYMS, *Léopoldville, op. cit.*, p. 122.

(18) Lt. Col. Gaëtan DUWEZ, « Léopoldville », dans *Revue congolaise illustrée*, février 1959, n° 2, p. 9.

(19) Ch. D. GONDOLA, *Villes miroirs, op. cit.*, p. 43.

autorités, elles, doivent gérer l'explosion démographique et ses répercussions sur la cité. L'exode rural est bien réel au Congo au XX<sup>e</sup> siècle et l'inéluclabilité de ce mouvement est toujours mise en évidence, tout comme il le fut en Belgique au siècle précédent: « L'attrait de ce centre pour les Noirs de l'intérieur et sa renommée augmentent à mesure qu'on s'en éloigne et dans la brousse lointaine cet attrait prend une allure presque romantique. Dans de petits magasins perdus loin de tout, le petit factorien noir ou portugais déclare que ce pourquoi il peine, le rêve de sa vie est d'aller vivre dans la Grande Ville: Léopoldville »<sup>(20)</sup>.

L'immigration est donc permanente à Léopoldville. Mais elle est bien définie. La population européenne est largement minoritaire. La colonisation du Congo se caractérise par son nombre réduit de coloniaux. En 1900, on compte environ 2000 Européens (dont 200 à Léopoldville), toutes nationalités confondues, pour tout le territoire congolais qui, rappelons-le, possède une superficie 80 fois supérieure à celle de la Belgique. Ils ne sont que 3000 au moment de la reprise du Congo par la Belgique en 1908. Ce niveau réduit de peuplement européen va perdurer tout au long de la colonisation belge. Ils seront 25.000 en 1930 et il faut attendre l'après-guerre pour voir franchi le cap des 30.000. Le Congo belge est demeuré une colonie d'exploitation ou plutôt, selon la formule consacrée, une « colonie d'encadrement ». Il s'agit alors de recruter un nombre limité de blancs destinés à encadrer l'abondante main-d'œuvre africaine et non pas, surtout pas, d'enraciner des coloniaux sur place. La part des Belges dans la population blanche est relativement modeste au début de la colonisation et ce n'est qu'à partir des années 1930 que les Belges deviennent largement majoritaires, 70%, parmi la population européenne présente au Congo<sup>(21)</sup>.

Les autorités belges ont toujours tenté de limiter l'accès au Congo aux « poor whites », ces « petits blancs ». La société colonisatrice rêvée doit être « de qualité » et issue essentiellement des classes moyennes et de la petite bourgeoisie. Les autorités belges tentent ainsi de répondre aux doutes émis par les puissances européennes suite aux accusations portées par ces dernières à l'encontre du Congo léopoldien. Ce sont surtout les capacités et compétences morales qui génèrent un certain scepticisme. Il faut donc à tout prix offrir des gages de respectabilité. Les autorités ont en grande partie gagné leur pari. Certes il existe une immigration populaire et permanente européenne mais ces « petits blancs » sont demeurés peu nombreux et il s'agissait surtout de commerçants et de travailleurs portugais et grecs. Ces derniers sont extrêmement bien implantés dans les centres urbains et notamment à Léopoldville. D'origine modeste, les Portugais sont fort présents dans le petit commerce notamment à destination d'une population africaine<sup>(22)</sup>. Cette

(20) G. DUWEZ, « Léopoldville », *op. cit.*, p. 7.

(21) Sur la présence d'une élite au Congo, voir Amandine LAURO & Valérie PIETTE, « Le Congo belge (1908-1945). Coloniser sans élites », dans Claire LAUX, François-Joseph RUGGIU & Pierre SINGARAVÉLOU, édés, *Au sommet de l'Empire. Les élites européennes dans les colonies (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle). At the Top of the Empire. European Elites in the Colonies (16<sup>th</sup>-20<sup>th</sup> Century)*, Berne, Peter Lang, 2009, p. 115-138.

(22) Sur cette présence portugaise, voir notamment Jean-Luc VELLUT, « La communauté portugaise du Congo belge », dans John EVERAERT & Eddy STOLS, édés, *Flandre et Portugal. Au confluent de deux cultures*, Anvers, Fonds Mercator, 1991, p. 315-345.

proximité avec les Congolais dérange les autorités belges. On serait loin de cette élite morale tant recherchée. Leur réputation est d'ailleurs peu glorieuse parmi la société coloniale belge. On leur reproche notamment de pratiquer ouvertement le concubinage interracial. On fête d'ailleurs à Léopoldville bien plus la fête nationale portugaise que le 21 juillet. Les Portugais se mêlent à l'espace de vie des Africains et constituent ainsi une menace pour la politique coloniale orchestrée depuis Bruxelles. En effet, la distanciation sociale et physique des populations africaines est un élément clé de la ségrégation pour les Européens, nécessaire à l'affirmation de leur prestige.

### Une élite urbaine et blanche

Cette ségrégation se fait ressentir jusque dans l'organisation territoriale des grandes villes. Les quartiers européens et africains étaient séparés par une zone neutre. La circulation entre les deux parties de la ville était fortement réglementée. Léopoldville n'échappe pas à ce schéma. Les Européens vivent entre eux dans leur quartier. L'isolement des débuts de leur implantation fait place dans l'Entre-deux-guerres à une sociabilité effrénée désirée par les autorités. Cette dernière est fortement aidée par les progrès techniques: les canalisations d'eau ainsi que la distribution d'électricité<sup>(23)</sup>. Les foyers possèdent le téléphone qui se répand dans les années 1920. Le télégraphe sans fil, TSF, est présent dès 1910 et permet de briser la sensation d'isolement.

Les maisons coloniales remplacent de plus en plus les petits bungalows. La véranda autour de l'habitation, appelée *barza*, caractérise le *home* colonial. Les femmes coloniales sont appelées à orner le foyer. Leur arrivée au Congo fut âprement discutée. Mais dans les années 1920, leur présence est enfin acceptée voire encouragée. La femme blanche au Congo personnifie alors la moralisation de toute la société coloniale<sup>(24)</sup>. Cette présence change également la physionomie de la ville. Alors qu'en 1915, selon un témoin, « en dehors des sœurs de l'hôpital, il y avait à Léo une seule dame blanche, Madame Moolaert, femme du commissaire de district dont la petite Annette avait deux ans »<sup>(25)</sup>, dans l'Entre-deux-guerres, les grands magasins belges, notamment le célèbre *Au Bon Marché*, installent des succursales dans les grandes villes congolaises à destination d'une clientèle féminine et blanche<sup>(26)</sup>. On trouve alors de tout à Léopoldville. Le ravitaillement n'est plus un problème tout comme la recherche de tapis, de vaisselles et autres produits raffinés venus

(23) La fourniture et la distribution d'électricité à Léopoldville sont assurées par la Coleric (société coloniale d'électricité). C'est cette société qui mit en place le réseau électrique de Kinshasa en 1925. Voir notamment « L'électricité à Kinshasa », dans *L'Avenir colonial belge*, janvier 1925, p. 25.

(24) Sur la présence féminine au Congo, voir notamment Catherine JACQUES & Valérie PIETTE, « La femme européenne au Congo belge : un rouage méconnu de l'entreprise coloniale. Discours et pratique (1908-1940) », dans *Bulletin des séances de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer*, t. 49, 2003, 3, p. 261-293.

(25) M. MLEFU, « Léopoldville médical en 1915 », *op. cit.*, p. 30.

(26) Aurélie GRIMARD, *Une illustration de la distribution belge au Congo. Implantation et évolution de la filiale « Au Bon Marché » de 1928 à 1974*, mémoire inédit de licence en histoire, Université Libre de Bruxelles, 2001.

directement de Belgique. En 1956, Whyms<sup>(27)</sup> constate que « la vie mondaine léopoldvilloise est fertile en événements de tout genre. Réceptions officielles ou privées, soirées somptueuses. Les concours « d'élégance automobile », entre autres, rencontrent chaque année un grand succès. Foires industrielles, commerciales, artisanales sont des attraits sans cesse renouvelés »<sup>(28)</sup>. Mais c'est dans les années vingt et plus encore dans les années trente que la sociabilité active démarre véritablement à Léopoldville. Les galas sont des rendez-vous obligés pour les habitants de Léo. Les fêtes coloniales servent à tisser ces liens sociaux nécessaires à toute vie urbaine. Le carnaval, notamment le fameux carnaval portugais, les fêtes de Noël ou de Pâques rassemblent bien du monde. Elles scandent la vie de la cité et sont annoncées quelquefois à grands fracas par la presse coloniale locale. Ainsi en 1938, une soirée de gala est organisée pour célébrer Pâques : « Voilà une joyeuse soirée en perspective, d'autant plus que la représentation sera suivie d'une sauterie et d'un buffet froid de choix. Tout Léopoldville est cordialement invité à venir assister à cette soirée exceptionnelle et divertissante »<sup>(29)</sup>. Les soirées dansantes ont aussi leur public fidèle. Extrêmement populaires, elles sont organisées par des cercles privés comme le Cercle de Léopoldville qui organise chaque mois une soirée dansante exclusivement réservée à ses membres. La mélancolie du pays n'est pas absente de ces rencontres et différents cercles en font même leur unique objet. Ainsi le Cabaret Wallon, issu du Cercle Wallon *Amon nos autres*, et la Kermesse Flamande connaissent également un certain succès.

### Des corps sains dans une cité saine ?

Les activités sportives sont promues. Des terrains de football ou des bassins de natation font une apparition remarquée. Cercles hippiques, sociétés de tir, clubs de golf et terrains de tennis attirent une population blanche de plus en plus nombreuse. Des concours sont souvent organisés, permettant ainsi des rencontres, des échanges. Ainsi, en 1930, la Société de Tir de Léopoldville organise un « magnifique » concours de tir à l'arme de guerre, concours « auquel prendront part toute l'élite des résidents de notre capitale et tous ceux qui s'intéressent et retiennent ce sport éminemment utile »<sup>(30)</sup>. Seul le football, intégré très rapidement à la vie coloniale, permettra au fil du temps des échanges entre population blanche et noire de Léopoldville.

(27) Pour le septante-cinquième anniversaire de Léopoldville, Whyms publiera un ouvrage commémoratif *Léopoldville, son histoire, 1881-1956*. Sous le pseudonyme de Whyms se cache Hélène Guillaume dont les archives sont conservées au Musée royal d'Afrique centrale à Tervuren. Née en 1913, Hélène Guillaume fut attachée à l'Académie des Sciences coloniales et collabora à diverses revues dont le *Pourquoi pas ?* et la *Revue coloniale belge*.

(28) WHYMS, *Léopoldville, son histoire, op. cit.*, p. 73.

(29) « Nouvelles locales. Soirée artistique Cigaléo », dans *Le Courrier de l'Afrique*, 8-9 avril 1938, p. 6.

(30) ROUL TABOSS, « La vie sportive à Kin. Belles fêtes en perspective », dans *L'Avenir colonial belge*, 27-28 novembre 1930, p. 11.

Cette pratique du sport est encouragée de toutes parts. Elle fait partie de cette tendance à l'hygiénisme moral et physique qui touche toutes les sociétés occidentales et donc par ricochet le Congo belge. Le corps des coloniaux est surveillé et fait l'objet de nombreuses attentions : « La régularité de la veille et du sommeil, la propreté, le parfait équilibre entre l'exercice intellectuel et l'exercice musculaire... Pour bien se porter, il faut aussi régler son alimentation, fixer la fréquence des repas, l'abondance et la qualité des aliments. L'éducation physique n'est pas à la recherche de la force pour la force : son but est plus élevé. Il touche à la puissance même d'un peuple en tant que source d'énergie et producteur de travail »<sup>(31)</sup>. Comme le résumera Whyms, en 1956, « pour jouir de la vie, une bonne santé est indispensable. Léopoldville, cité salubre, offre aux sportifs divers moyens de dépenser leur surcroît d'énergie »<sup>(32)</sup>.

L'hygiène de vie est en effet dans tous les esprits à Léopoldville. Tout est pensé en ces termes. La colonisation du Congo a nécessité un corps médical important pour faire face aux maladies tropicales qui effraient tellement les Belges et les empêchent de venir s'installer dans la colonie. À la reprise du Congo, l'insalubrité notoire de certaines régions et la peur de contagions poussent les autorités belges à réunir un corps médical conséquent. Mais à Léopoldville et surtout dans son quartier indigène, en 1920, le constat n'est guère flatteur : « pas d'égouts, les points d'eau dans un état de saleté inouïe, pas de service d'hygiène, les immondices enlevées à la main par des prisonniers, partout des nids à moustiques »<sup>(33)</sup>. En 1922, la ville se dote d'un service d'hygiène et entame divers travaux d'assainissement qui se font en bonne entente entre médecins et ingénieurs. Le paludisme et la fièvre jaune sont les deux périls contre lesquels Léopoldville souhaite avant tout se prémunir. Ces deux maladies étant transmises par des moustiques, la lutte anti-larvaire est l'activité principale du jeune service d'hygiène. Des travailleurs congolais sont chargés de dénicher ces larves, on les appelle les chercheurs de gîtes<sup>(34)</sup>. Ils partent quotidiennement à la recherche de ces larves. Des brigades sanitaires sont chargées de surveiller l'application de toutes les mesures mises en place. Ces brigades possèdent des droits étendus et il n'est pas bon de refuser leur visite. « L'état sanitaire des indigènes » et la peur de la contagion des maladies seront souvent invoqués pour expliquer la division de Léopoldville en quartier européen et quartier indigène.

Mais, nous l'avons vu, la santé publique n'est pas seule en cause. La moralisation de la société coloniale, le prestige du blanc, le renforcement de son autorité expliquent comment une ségrégation spatiale théorisée se répand au début des années 1920. Les villages d'autrefois se transforment en camps de travailleurs puis se muent en cités indigènes. Les autorités favorisent

(31) R. ESNAULT, « Éducation physique. Pour maintenir sa santé », dans *L'Avenir colonial belge*, 24 octobre 1930, p. 5.

(32) WHYMS, *Léopoldville, son histoire*, op. cit., p. 68.

(33) Jean-Luc VELLUT, « La médecine européenne dans l'État indépendant du Congo », dans Pieter G. JANSSENS, Maurice KIVITS & Jacques VUYLSTEKE, eds, *Médecine et hygiène en Afrique centrale de 1885 à nos jours*, Bruxelles, 1992, p. 67.

(34) Dans les années trente, près de deux cent travailleurs africains travaillent au service d'hygiène de Léopoldville.

la création de ces cités séparées de la ville pensée par et pour les blancs. Cette ségrégation « résidentielle » répond donc aussi à un souci de contrôle administratif et d'organisation sanitaire de cette population noire considérée comme fortement instable<sup>(35)</sup>.

### Une saine division, une bonne ségrégation ?

Si dans l'Entre-deux-guerres, les architectes s'intéressent de près aux villes coloniales, ils ne le font que pour des quartiers bien définis comme Kalina ou des quartiers résidentiels : les quartiers de blancs (fig. 1). On sait peu de choses de l'autre Léopoldville, là où vit l'écrasante majorité de la population, les quartiers indigènes, les quartiers noirs. Pourtant cette population commence à inquiéter les autorités. L'attrait de la ville amène une population de plus en plus importante, véritable réservoir de main-d'œuvre pour les sociétés qui s'installent elles aussi de plus en plus nombreuses dans la capitale. Mais les Congolais sont aussi causes de soucis. Quelques enquêtes et rapports de police pointent divers dangers issus de cette nouvelle classe laborieuse et donc dangereuse? L'allusion aux travaux de Louis Chevalier n'est pas fortuite. En effet, les mêmes peurs naissent dans le Léopoldville du vingtième siècle que dans le Londres, le Paris ou le Bruxelles du XIX<sup>e</sup> siècle. Le vagabondage en est un exemple parmi d'autres. En 1922, un missionnaire de Scheut s'inquiète du vagabondage grandissant, selon lui, « Kinshasa est le refuge de tous ceux qui ne sentent pas à l'aise ailleurs »<sup>(36)</sup>. Les plus jeunes des vagabonds « sont amenés ici en qualité de petits boys, soit par les travailleurs des navires, soit par des clercs indigènes, des hommes de la côte, des commerçants noirs, voire même par les Européens ». Le constat est édifiant: « tout ce monde passe son temps à vagabonder dans les rues de la cité européenne et de la cité indigène, et partout on redoute leur présence, car on connaît leurs instincts de voleurs ». Les bandes de jeunes sont dénoncées. La police a beau les arrêter, les mettre en prison, elles se réorganisent après un séjour à Brazzaville afin de mieux se faire oublier. Mais la prison n'aurait aucune incidence sur ces « dégénérés »<sup>(37)</sup>, sur ces jeunes délinquants ; alors on cherche des solutions ailleurs. Et là encore les références sont explicites, on en appelle à la création de maisons de réforme et on s'inspire de l'organisation des colonies agricoles de l'Armée du Salut en Angleterre qui apparaissent comme « un procédé pratique pour réformer ces dégénérés et en même temps pour mettre les honnêtes gens à l'abri de leur rapacité »<sup>(38)</sup>.

Le vagabondage, le vol mais aussi et surtout l'indiscipline et l'arrogance de la population africaine sont désignés comme autant de dangers pour la population européenne établie à Léopoldville. La presse coloniale relaie abondamment les faits-divers qui troublent le quotidien de la ville. Les coloniaux estiment ne pas être assez protégés face à l'indiscipline

(35) Ch. D. GONDOLA, *Villes miroirs*, *op. cit.*, p. 75.

(36) Raphaël DE LA KETHULLE, « Le vagabondage à Kinshasa », dans *Congo. Revue générale de la colonie belge*, 1922, t. 2, p. 727.

(37) *Ibid.*

(38) R. DE LA KETHULLE, « Le vagabondage à Kinshasa », *op. cit.*, p. 730.

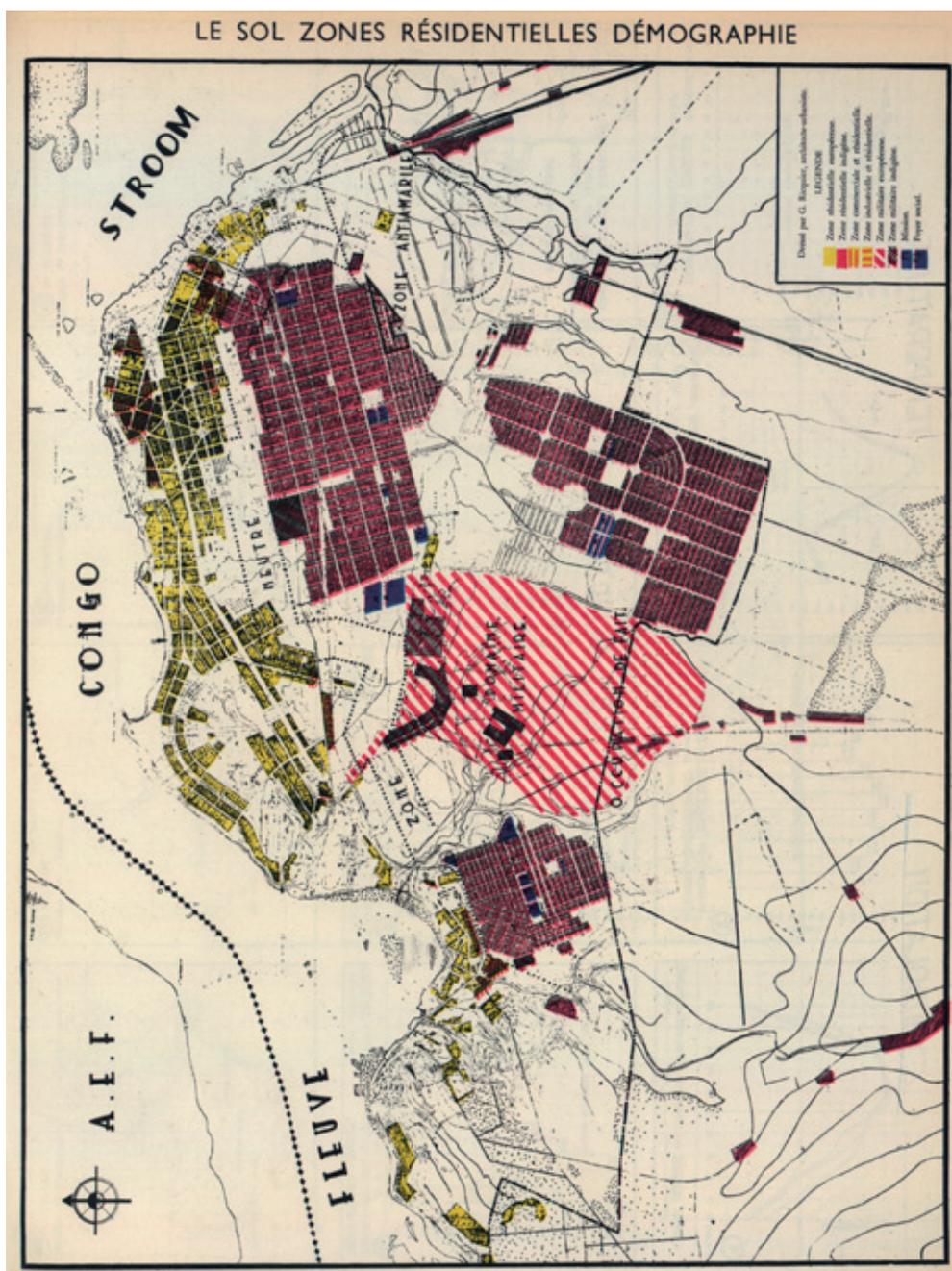


Fig. 1. Les quartiers blancs de Léopoldville sont essentiellement situés au nord de la ville, près du Pool. Ils sont séparés des cités indigènes par une zone neutre. La ségrégation spatiale est urbanistiquement organisée et atteint son apogée après la Seconde Guerre Mondiale. Extrait de *L'urbanisme au Congo belge*, Ministère des Colonies, Bruxelles, 1951, p. 41.

grandissante des Congolais<sup>(39)</sup>. La minorisation de la population blanche explique en grande partie ce sentiment d'insécurité. Le journaliste Herman De Langhe réclame une répression maximale pour tous les délits commis par des Africains à l'encontre d'Européens: « Nous nous trouvons, dans cet immense pays, à une vingtaine de mille Européens devant une masse de dix millions de noirs. Chaque élément blanc constitue un facteur de domination. Sa mission particulière, sa faiblesse numérique, exigeraient une protection toute spéciale, qu'on chercherait en vain dans les textes établis. Seule, une répression d'intimidation pourrait réaliser cette loi que réclame la nécessité de la préservation sociale »<sup>(40)</sup>.

Les deux cités ne se fréquentent pas, ou peu. Les coloniaux côtoient bien quelques Africains soit dans leur entreprise soit au sein de leur foyer. En effet, la domesticité est uniquement africaine et masculine. Les « boys » caractérisent également la vie coloniale belge. Il s'agit des seuls Congolais acceptés dans les quartiers européens, quelquefois y compris la nuit.

Léopoldville est sans conteste une ville de ruptures. Divisée, cloisonnée, Léopoldville symbolise la ségrégation mise en place par le système colonial. Le modèle colonial belge a façonné la capitale congolaise, le paternalisme belge a imprimé son idéologie sur toute la vie urbaine et sur ses acteurs. Mais Léopoldville fut aussi le reflet d'un milieu nouveau et même si tout fut fait pour y échapper, un métissage culturel réussit à poindre. Le modèle européen, signe intangible de la civilisation, dut composer avec les réalités locales. Kinshasa est aujourd'hui une cité gigantesque. Son urbanisme reflète encore ce passé colonial, ses habitants ont imaginé de nouvelles formes de cultures urbaines sur les vestiges de ce que fut « l'Empire belge ».

(39) Laurence FEUCHAUX, « Vie coloniale et faits divers à Léopoldville (1920-1940) », dans *Cahiers africains*, 43, 2000, p. 77.

(40) Cité dans L. FEUCHAUX, « Vie coloniale et faits divers », *op. cit.*, p. 81.